



ALEXANDRE SOSA

TRAVERSÉES
1er Voyage

Alexandre Sosa

Traversées

1^{er} Voyage



LA PLUME
DE PHÉNIX

À ma fleur de lys

Avertissement

Ce récit est une fiction issue de l'imagination de l'auteur. Toute similitude avec des faits réels est totalement fortuite.

Tous les événements qui sont relatés ici sont réels. Ils ont bien eu lieu, ont lieu actuellement et auront lieu à l'avenir. Je les ai tous vécus, je les vis et les vivrai, même si les gens disent qu'ils se sont produits à « des époques différentes », séparées par des siècles. Ces récits concordent avec une multitude d'autres récits racontés par les hommes et les femmes, comme ils disent, de différentes époques. Ils ne savent pas que le temps est une illusion, naviguer à travers l'espace ou à travers le temps, cela revient à faire la même chose. Mais qu'il y ait eu d'autres témoins importe peu, car celui qui n'en a pas été témoin ne croira pas ce récit, et celui qui y reconnaîtra la vérité, c'est qu'il s'est souvenu de l'avoir vécu.

Chapitre 1 : Mouvement

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve
Le gouffre à l'étambot
La célérité de la rampe
L'énorme passade du courant
Mènent par les lumières inouïes
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom
Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle
Le sport et le confort voyagent avec eux
Ils emmènent l'éducation
Des races, des classes et des bêtes, sur ce vaisseau
Repos et vertige
À la lumière diluvienne
Aux terribles soirs d'étude
Car de la causerie parmi les appareils, – le sang, les fleurs, le feu, les bijoux –
Des comptes agités à ce bord fuyard
– On voit, roulant comme une digue au-delà de la route hydraulique motrice
Monstrueux, s'éclairant sans fin – leur stock d'études
Eux chassés dans l'extase harmonique
Et l'héroïsme de la découverte
Aux accidents atmosphériques les plus surprenants
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche
– Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? –
Et chante et se poste

Arthur Rimbaud

J'avais toujours cru que voir sa vie défiler devant ses yeux au moment de sa mort était une invention romanesque. Je me souvenais encore de la voix de ma mère, relatant ces expériences quand elles arrivaient aux personnages de ses romans préférés. Traversant les décennies, son accent latin sur du français m'accompagna dans les pires secondes d'éternité de ma vie.

J'étais lancé à toute vitesse sur la route lorsque c'était arrivé. J'avais toujours eu l'habitude de prendre ma voiture les week-ends, en général entre dix heures et midi, de mettre quelques affaires dans un sac que je plaçais sur le siège arrière, des sodas et des boissons énergisantes sur le siège passager. Je m'arrêtais ensuite à la première station-service pour faire le plein, puis je reprenais la route au hasard, sans destination précise.

Je vérifiais toujours que j'avais ma Mastercard World Elite dans mon portefeuille. Le plafond de paiement fixé par la banque sur cette carte étant assez confortable, je savais avant de partir que je trouverais facilement une chambre ou une maison d'hôte disponible, il suffisait d'avoir de quoi payer. Par prudence, j'avais également deux autres cartes bancaires, une Visa et une Amex, associées à d'autres comptes peu utilisés, mais assez provisionnés pour payer plus d'un mois d'hôtel, de nourriture, de location de voiture et de carburant.

Quelques instants avant l'accident, je venais à peine de quitter l'autoroute, où je me mettais généralement sur la voie la plus à gauche, avant d'accélérer jusqu'à atteindre cent quarante kilomètres heure. Je bloquais alors mon régulateur et je fonçais vers l'horizon avec comme seul objectif d'aller le plus loin que je pouvais avant que la fatigue rende la conduite trop dangereuse.

J'en tirais un sentiment continu de bien-être que j'avais longtemps attribué à la musique que je choisisais en fonction de mes goûts du moment. Faute de nouveautés convaincantes, j'avais fini par me lasser de ces chansons et ce jour-là, rien ne m'avait été plus agréable que le ronronnement de l'air continuellement caressé par ma voiture. Une musique aux 1618 nuances qui me rappelait que j'étais seul et en sécurité, qu'aucune menace externe ne viendrait troubler ma quiétude. Les hommes préhistoriques avaient dû entendre la même mélodie au fond des grottes quasi silencieuses, à l'abri desquelles ils pouvaient dormir tranquilles tant que cette musique de fond n'était pas interrompue par un autre son brusque.

Je m'étais senti libéré à l'idée de ce que j'allais entreprendre et j'avais retrouvé dans ce voyage le même goût de l'aventure que quand j'avais vingt ans. J'avais savouré, comme à mon habitude, chacun de mes dépassements ; chaque fois que j'en effectuais un, ma seule obsession était le suivant.

Quand j'étais là, au milieu de cette foule qui déferlait sur l'autoroute, j'avais l'impression d'en être un membre à part entière. Je ne pensais jamais au fait que pour être vraiment le premier, il fallait prendre des risques, aller bien au-delà de la vitesse maximale autorisée, jouer avec les radars. Cela ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'était la manière dont j'effectuais mes dépassements, le fait d'épouser parfaitement la courbe de la route, de contrôler mon véhicule dans les virages et de jouer avec les vitesses. Il n'y avait aucun intérêt à risquer de perdre mon permis. Je ne dépassais les bornes que dans la mesure où il était possible de se faire facilement pardonner. Il y avait tellement de gens qui dépassaient les limites que la plupart

étaient prêts à pardonner de petits excès. J'en profitais donc sans en abuser, je roulais à cent quarante à l'heure, me tenant ainsi dans la marge des dix pour cent de tolérance. Mais jamais je n'aurais cru un jour me précipiter vers ma mort.

Je me trouvais dans un de ces moments de faux silence lorsque cela s'était produit. La route qui concluait mon périple du jour, d'après mon GPS, était déserte, dégagée. La silhouette sombre avait surgi du néant, me faisant tourner brutalement le volant vers la glissière. Le choc n'était pas encore arrivé. Est-ce que le temps s'était arrêté ?

Mon passé et mon présent se mêlaient, me refusant la possibilité d'un avenir. Si j'avais décidé de quitter la France, c'était pour en avoir un...

Il y avait près de dix ans que je me préparais à ce moment. J'étais arrivé dans ce pays une vingtaine d'années plus tôt avec quelques centaines d'euros en poche, obtenus en échange de quelques milliers de pesos – il en faudrait des millions désormais – et l'esprit rempli de rêves accumulés pendant mon enfance et mon adolescence à San Carlos de Bariloche, dans cette magnifique Argentine qui m'avait vu naître, grandiose, avec tout pour rendre un homme heureux, mais rendue invivable par la crise monétaire des années 2000.

Au début, je pensais que je resterais en France pour toujours, que j'étais dans le pays idéal. Ma séparation avec mon pays natal serait mon unique déracinement. Etant encore dans ma vingt-quatrième année à mon arrivée, je trouverais le temps de me faire de nouveaux amis, de prendre de nouvelles habitudes, de trouver de nouvelles passions et que dans un grand pays solide et libre comme celui-ci, je prendrais en main mon destin.

Mais y croyais-je vraiment ? En 2004, la France avait encore tous les signes extérieurs d'une grande puissance économique et un rayonnement culturel exceptionnel. À l'époque de mon arrivée, j'avais sur mon lecteur MP3 des dizaines de titres français très variés, de Daft Punk à Mylène Farmer en passant par Bashung, qui avaient accompagné mes pas dès Bariloche ; je voulais voir le Louvre, Beaubourg et Notre-Dame de Paris, assister à un concert à l'Olympia et prendre mon temps au Café de Flore.

Mais au fond, je savais que cela ne durerait pas éternellement et plusieurs signes avant-coureurs ne manquaient pas de le rappeler. Un des signes les plus évidents pour l'Argentin que j'étais, était que l'euro avait remplacé les monnaies nationales et certains prédisaient, déjà à l'époque, qu'il deviendrait une sorte de mark allemand imposé à toute l'Europe. Cette hypothèse ne m'avait pas laissé indifférent, puisque j'avais moi-même vécu les conséquences de la dépendance monétaire d'un pays à une économie plus puissante.

Je m'étais dit que, grosso modo, il fallait laisser le temps à l'euro afin de voir si les Allemands imposeraient réellement leur point de vue au détriment de l'intérêt général. Et même dans le cas où cela se confirmerait, il faudrait de nombreuses années avant que cela ne mette la France en difficulté.

Je n'avais pas le temps d'y penser, mais, instinctivement, je savais que le risque de revivre les jours sombres que j'avais connus avant de quitter l'Argentine s'accroîtrait au fil des années

et que lorsque cela arriverait, je n'aurais plus vingt ans et donc plus l'énergie de recommencer à zéro. Il avait fallu que je me prépare à ce moment, et j'avais commencé rapidement à mettre de l'argent de côté et à orienter mes choix de carrière, de sorte que je puisse rester mobile géographiquement et épargner le plus possible.

J'avais voulu garder ma liberté de changer d'entreprise, de ville et de pays dans ce monde occidental en pleine désindustrialisation, et c'était pour cela que j'avais choisi la finance plutôt que la recherche fondamentale ou l'industrie, même si jusque-là, après plusieurs années plutôt réussies dans la banque, je ne voyais toujours pas l'utilité de ce secteur, sinon à servir des salaires mirobolants à des énergumènes prétentieux et sans talent, tout juste moyens, issus pour la plupart du même milieu et cooptés par leurs familles.

Tout cela reposait, au fond, sur le fait que les financiers étaient en position de force. Qu'il s'agisse de garder son argent en sécurité ou au contraire de solliciter un prêt, les entreprises comme les particuliers préféraient ne pas se mettre à dos leur banquier et étaient prêts à accepter de payer commissions et frais pour des services qui ne les valaient pas, simplement parce qu'ils n'avaient pas le choix.

Le seul secteur où il était possible pour une organisation de tolérer une telle proportion d'éléments improductifs sans faire faillite était l'administration, et encore, la plupart des administrations avaient fait d'énormes progrès dans leur productivité. Par ailleurs, les salaires dans les services publics étaient en général bien moins élevés que dans les banques. Et puis, la faible productivité des administrations publiques était due en grande partie au manque d'investissement par l'État depuis plusieurs années dans les outils qui auraient permis son amélioration.

Depuis quelques années, l'impression de revivre la période ayant précédé la crise du tout début des années 2000 en Argentine s'était accentuée, alimentée par une somme considérable d'indicateurs et de faits divers. Il était devenu clair que cela finirait par exploser et j'avais commencé à prendre quelques précautions. J'avais mis pas mal d'argent de côté. C'était facile quand on était un matheux travaillant dans la finance et qu'on n'avait pas de besoins extravagants.

J'avais vendu mon pavillon à Courbevoie, proche de La Défense où je travaillais, pour ne pas avoir à le faire à la dernière minute, dans la précipitation. J'avais loué un petit studio boulevard Saint-Germain à Paris, afin de profiter jusqu'au bout de l'ambiance de ce quartier pour lequel j'avais eu un coup de foudre en débarquant à Paris la première fois. J'avais acheté pour quelques milliers d'euros une modeste maison, une charmante et minuscule chaumière bretonne avec un bout de terrain agricole non constructible attenant. Bien dissimulée dans un coin reculé de Bretagne, pas très loin de Callac, elle pourrait me servir de refuge en cas de besoin, loin des convoitises, et je pourrais y recevoir mon courrier français même en étant à l'étranger.

J'avais commencé à envoyer des CV quelques mois auparavant pour trouver un travail dans la finance à Londres. Dans un premier temps, je ne trouvais rien qui ne me plaisait ; la sortie de